L'AIRE NEUVE.

ARGUMENT.

L'aire neuve est par excellence la fête de l'agriculture. Lorsque la surface de l'aire n'est plus unie, et que les cailloux et les crevasses défendent au rouleau qui doit y recueillir le blé de glisser aisément, le laboureur fait publier une aire neuve. La veille du jour indiqué, quelques heures avant minuit, on voit des charrettes, chargées de terre glaise et de barriques d'eau, se diriger en silence vers son habitation, et chercher derrière les arbres une position telle, qu'elles puissent, au coup de minuit, s'élancer dans l'aire, et gagner des rubans qui sont destinés aux premiers rendus.

Dès que l'aurore se lève, chaque cultivateur vient, à tour de rôle, déposer sur l'aire la terre dont sa charrette est pleine; puis on y verse de l'eau, et l'on fait galoper en cercle, parmi le mortier que produit ce mélange, des chevaux dont les crins sont ornés de rubans aux couleurs éclatantes. Il est des cantons où l'on dresse une table au centre de l'aire; sur cette table on place un fauteuil; on enlève la plus belle jeune fille de l'assemblée; on l'y fait asseoir, et on ne la délivre que sur la promesse de quelque gracieuse rançon.

Huit jours après, quand l'aire, suffisamment foulée par les pieds des chevaux, est séchée, on y danse pour l'aplanir, et la fête recommence. Quelquefois des jeunes filles, portant sur la tête des vases remplis de lait ou de fleurs, ouvrent ces danses par une ronde; puis le biniou sonne, la bombarde y mène ses notes plus sonores, et les chaînes des danseurs ne tardent pas à se mouvoir. Ces chaînes s'allongent insensiblement, se déploient, se croisent au gré des instruments, s'enlacent, se replient sur elles-mêmes, se fuient, reviennent, se fuient encore, se déroulent et s'élancent avec une mesure parfaite.

Vers le soir, on se rend, au son de la musique, dans le verger

voisin, pour assister aux luttes. Le fils aîné du paysan qui donne l'aire neuve marche en tête en élevant triomphalement une croix que domine un chapeau neuf orné de velours, de brillants et de chenille, et d'où flottent au vent des rubans et des ceintures de laine de mille couleurs : ce sont les prix ; souvent on y ajoute un mouton. La croix est plantée au milieu du verger, le mouton est couché à ses pieds ; on forme une enceinte au moyen de pieux et de cordes ; les juges du combat s'y placent ; la foule reste à l'extérieur. Si quelques personnes osent franchir l'enceinte, le fouet d'un jeune garçon, aux yeux bandés, comme la Justice, lequel est chargé de faire la police, ou la poêle noire qu'il promène circulairement avec l'impartialité d'un aveugle, les force vite à reculer.

Un premier champion se présente : il a les cheveux noués sur le derrière de la tête, un simple caleçon et les pieds nus. Les enfants de douze à quinze ans luttent d'abord, puis les jeunes gens, et enfin les hommes. Le lutteur, en entrant en lice, s'empare de l'un des prix, fait le tour de l'enceinte en le tenant élevé, et si personne ne se présente pour le lui disputer, il lui appartient. Mais on ne tarde pas à répondre au défi : les lutteurs s'approchent ; ils commencent par se frapper dans la main en preuve de bonne amitié ; ils s'adressent quelques mots à voix basse, font le signe de la croix, puis ils se saisissent mutuellement, ils se pressent, ils s'épient, ils essayent de se donner le croc-en-jambe, ils s'enlacent parfois et tombent ensemble : mais pour qu'il y ait victoire proclamée, il faut que l'un des deux champions renverse l'autre sur le dos. Alors un des juges s'élance, prend le vainqueur dans ses bras, et le montre à la foule qui le salue de ses bravos. On a vu, dans ces moments de triomphe, des mères franchir l'enceinte des luttes et offrir elles-mêmes leurs fils aux applaudissements du peuple.

Les lutteurs de Bretagne ont toujours été célèbres ; Scaliger appelle les Bretons « une race intrépide, habile dans l'art de la palestre grecque. » Ils étaient autrefois entretenus aux frais de l'Etat ; le connétable de Richemont, duc de Bretagne, en menait à sa suite lors de son voyage à Tours, et les fit jouter devant la cour de Charles VII.

A l'entrevue du camp du drap-d'or, il y eut aussi des luttes où les Anglais furent vainqueurs des lutteurs français ; mais ils n'au-

raient pas été de force, disent les historiens, à le disputer aux Bretons. Les seigneurs avaient aussi leurs lutteurs, qu'ils faisaient jouter les uns contre les autres dans les grandes cérémonies.

Les luttes terminées, on revient danser, et l'on ne se retire qu'au coucher du soleil.

Il est rare que l'aire neuve ne fournisse pas aux poëtes bretons le sujet d'une chanson nouvelle; nous en avons vu un exemple dans la ballade du marquis de Guérand. Nous allons en donner une autre, mais d'une nature différente; elle se chante en haute Cornouaille.

VII

SON LEUR-NEVEZ.

(Ies Kerne huel.)

Ma zud oa oet d'al leur-neve;
Ha me d'ho heul d'ar fest ive!

D'al leur-ne oant oet d'ar maner,
Fe vie bet gan-in chom er ger!

Potred eno na vanke ket,
Na merc'hed koant, — ho! — ken-neubed;

Dridal a ree ma c'halon
O kleout ar zonerien son.

Pa weliz eur plac'h o tansal,
Ken drant evel eunn durzunal;

He daoulagad evel glizin
War ar bleun spern-gwenn, da vintin,

Hag he ker glaz evel bleun-lin;
He dent ker kaer evel mein-lin;

He neuz ken drant ha ker laouen:
Hag hi mont da zellet ouz-en,

Ha me mont da zellet out-hi,
Ha me mont goude d'hi fedi,

D'hi fedi'vid eur jabadaou,
Ha ni war ann dachen hon daou!

Trema oamp gand ann abadeu,
Me waske war hi dornik gwenn;

VII

CHANSON D'AIRE NEUVE.

(Dialecte de haute Cornouaille.)

Les miens étaient allés à l'aire neuve; et moi d'aller aussi avec eux, à la fête!

Ils étaient allés à une aire neuve, au manoir; ce n'est pas moi qui serais resté à la maison!

Les jeunes garçons n'y manquaient point, croyez-le, ni les jolies filles non plus.

Mon cœur bondissait d'entendre les sonneurs sonner.

Alors je vis danser une jeune fille. Elle était aussi éveillée qu'une tourterelle;

Ses yeux brillaient comme des gouttes de rosée sur une fleur d'épine blanche, à l'aurore,

Et ils étaient bleus comme la fleur du lin; ses dents aussi belles que des pierres fines;

Son air vif et joyeux; et elle de me regarder,

Et moi de la regarder, et moi d'aller, un peu après, l'inviter,

L'inviter pour un jabadao, et nous voilà en danse!

Comme nous dansions, je pressai sa petite main blanche;

Hag hi c'hoarzin, c'hoarzin ken douz,
Hag eunn el deuz ar baradouz;

Ha me mont da c'hoarzin out-hi;
Ha ne garann mui nemet-hi.

Me ielo d'hi gwelet, henoaz,
Eur voulouz gan-in, hag eur groaz.

Eur voulouzen du hag he c'hroaz,
Prenet e foar Sant-Nikolaz,

Sant-Nikolaz, hor patron braz,
A vo brao ar hi gougik noaz;

Hag ouspenn, eur walen argant
Da vouta war hi bezik koant,

Da lakat war -n-han da vijou,
Ma zonjo d'i-me wechigou.

O tont endro a di ma dous,
Digouet gan-e 'r c'hemener kouz;

'R c'hemener kouz em euz kavet,
Hag ar zon-man en deuz savet.

Et elle de sourire, de sourire aussi doucement qu'un ange du paradis ;

Et moi de lui sourire ; et je n'aime plus qu'elle.

J'irai la voir, ce soir, et lui porterai un velours et une croix,

Un velours noir avec sa croix, que j'ai achetés à la foire de Saint-Nicolas,

De Saint-Nicolas, notre grand patron ; cela fera bien sur son petit cou nu ;

Et de plus je lui porterai une bague d'argent pour mettre à son joli petit doigt,

Pour passer à son doigt, afin qu'elle pense à moi quelquefois.

En m'en revenant de chez ma douce, le vieux tailleur m'a rencontré ;

J'ai rencontré le vieux tailleur, et il a fait cette chanson.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Le bienheureux saint Nicolas, patron des enfants dans toute la France, l'est en Bretagne des amoureux : ceux-ci lui font mille neuvaines pour qu'il les exauce; ils lui enfoncent aussi, par dévotion, des épingles sans nombre dans les pieds, et ils ont l'habitude d'en remplir sa fontaine.

Le bon saint n'accepterait d'eux aucun présent plus considérable, car il sait, disent de vieilles rimes bretonnes, « que leur bourse « est aussi vide d'argent que leur cœur plein d'amour. » D'ailleurs, leur épingle a bien quelque valeur : sans elle, comme le remarque naïvement un poëte populaire, le jeune homme ne peut souvent fumer sa pipe, le seul bien qu'il ait en ce monde; et, quant à la jeune fille, l'épingle qu'elle offre ferme sa collerette.

La chanson qu'on vient de lire est une satire, quoiqu'elle n'ait pas l'air d'en être une; mais les traits malicieux du vieux tailleur sont trop légers pour avoir pu faire de profondes blessures.